**Détruire la nature par amour du paysage**

**Les rurbains contre la nature**

Alors que, dans le Sud, les pauvres migrent des campagnes vers les villes, les citadins des pays riches recherchent désormais, pour leur résidence principale ou secondaire, un habitat campagnard. Ce mouvement s’explique par le désir de vivre au contact de la nature - un fantasme présent aussi bien en Europe qu’au Japon ou aux États-Unis, quoique sur des modes culturels différents. Or cette « urbanisation diffuse » s’avère un modèle bien plus gourmand en ressources naturelles que celui de la ville compacte.

Philadelphie, octobre 2000. Au cours d’un colloque sur l’habitat humain, le géographe Brian J. L. Berry prononce, dans sa communication consacrée au cas des États-Unis, le terme singulier d’« e-urbanisation ». Selon lui, la révolution informatique va tout à fait dans le sens de l’American creed, le mythe américain. Lequel se dessinait déjà dans les *Lettres d’un cultivateur américain*, d’Hector Saint-Jean de Crèvecoeur (1782) [[1]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#1) qui posent comme spécifiquement américain l’alliage des caractéristiques suivantes : le goût de la nouveauté, le désir d’être près de la nature, le creuset d’où sort la « nouvelle race » américaine et le sentiment du destin. Selon Berry, la dispersion de l’habitat virtuellement induite par ce paradigme a été bridée pendant l’ère de l’industrie lourde, qui obligeait à la concentration ; mais l’automobile a commencé à dissoudre les centres urbains dans la métropolisation. Desserrant l’habitat, cette dernière développe des formes d’interaction individuelles, mais de plus en plus stéréotypées, facilitant ainsi les relations à distance qu’implique la consommation d’espace liée à l’usage massif de l’automobile.

Or le cyberespace, avec l’« e-urbanisation » qui le concrétise, décuple cette tendance. Internet permet désormais d’habiter en pleine nature, en commandant tout de chez soi, sans plus avoir besoin d’aller travailler ou faire ses courses en ville. Poursuivant ainsi la logique même du paradigme énoncé par Crèvecoeur, il réalise l’essence de l’américanité par l’abolition de la ville.

En Europe, ce modèle est contré dans une certaine mesure par l’idéal de la cité. Lorsqu’on lui demanda ce qui pouvait selon lui correspondre à cet idéal aux États-Unis, et conduire ainsi à cette version finale de l’urbain diffus - l’« e-urbanisation » -, Berry, après quelques instants de réflexion, répondit : « Nature. »

**La parabole du livreur de tofu**

À l’époque, j’enseignais dans une université japonaise où l’on se préoccupait des applications de l’informatique à l’habitat. Au cours d’une discussion, mes étudiants avaient exprimé des idéaux fort voisins de ceux de Berry. À cette menue différence près : pour eux, ce désir d’habiter en pleine nature s’expliquait par la permanence de la mentalité japonaise, transcendant les changements de la technologie. Ainsi, tant le mythe américain que son équivalent nippon s’accordent à trouver dans cette quête de la nature l’expression de leur authenticité respective.

Il est étonnant que dans aucun des deux pays on ne voie pas que l’urbanisation diffuse, loin de bénéficier à la nature, a pour premier effet d’accroître la pression humaine sur l’environnement, et ainsi de détruire l’objet même de cette quête. C’est ce que l’on peut illustrer par la parabole du livreur de tofu.

Prenez une ville traditionnelle, bien compacte, avant la diffusion de l’automobile. Cent habitants y vont à pied acheter leur tofu au coin de la rue. Maintenant, prenez l’urbain diffus. Ces cent habitants y vivent chacun dans sa maison individuelle, isolée au bout d’une petite route au fond du paysage ; et chacun commande son tofu sur Internet. Il faut donc maintenant cent livraisons motorisées pour acheminer ces cent tofus au bout de ces cent routes. Quel est le plus écologique, la ville compacte ou l’urbain diffus ?

Depuis longtemps, des urbanistes et des géographes ont prouvé, chiffres à l’appui, qu’à population égale un habitat dispersé coûte plus cher qu’une ville. Mais ils avaient beau dire, on leur opposait l’argument massue, appuyé sur des enquêtes d’opinion exemplairement stables : les trois quarts des gens veulent des maisons individuelles. Dialogue de sourds ! Que le marché a réglé sans équivoque : durant le troisième tiers du XXe siècle, l’urbain diffus a déferlé sur tous les pays riches.

Comme le phénomène est directement lié à l’utilisation de l’automobile, c’est aux États-Unis qu’il s’est manifesté le plus précocement ; et c’est l’urbaniste américain Melvin Webber qui, en 1964, a été le premier à le souligner [[2]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#2) : sa thèse était que la ville de naguère, bien circonscrite et distincte des campagnes, a laissé place à ce qu’il baptisait le « domaine urbain ».

Cette forme d’urbanisation ne doit pas être confondue avec la multiplication des villes géantes que l’on voit en même temps dans les pays pauvres, après l’avoir observée autrefois dans les pays industriels. Dans l’urbain diffus, les habitants sont bien sociologiquement des citadins, non pas des paysans ; mais l’habitat qu’ils recherchent est de type campagnard. C’est pourquoi ils fuient la ville, définitivement ou pour une résidence secondaire. Au contraire, dans les pays pauvres, comme autrefois dans les nations aujourd’hui nanties, c’est la campagne qu’on fuit, et la ville qu’on recherche.

Entre ces deux pôles théoriques abondent les situations intermédiaires. Historiquement, la banlieue précède l’urbain diffus. Dès ce stade, la situation diffère suivant les pays. On peut en gros distinguer un type océanique, où ce sont plutôt les riches qui vivent loin du centre, et un type continental, où c’est plutôt l’inverse. Le monde anglo-saxon et le Japon sont de type océanique ; la France est de type continental. Le phénomène s’est compliqué, plus récemment et dans les plus grandes villes, d’une tendance à l’embourgeoisement des centres, rendus inaccessibles aux couches moyennes par la spéculation foncière [[3]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#3). Au Japon par exemple, dans les quartiers centraux, la rénovation urbaine multiplie les manshon, immeubles de grande hauteur où les appartements se vendent à prix non moins élevé. Dans les pays riches, la tendance globale est à l’urbanisation diffuse de l’ensemble des territoires, au sens où une population de type urbain tend à remplacer dans les campagnes les anciennes couches paysannes. Et, quelle que soit la raison qui, conjoncturellement, pousse à la décision d’acheter plus ou moins loin des centres, le mobile le plus général de ce mouvement se révèle être le désir d’habiter plus près de la nature.

Or ce qu’un Américain ou un Japonais moyens entendent par « la nature » diffère notablement [[4]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#4). Cela dépend des milieux et de l’histoire. Le phénomène de l’urbain diffus manifeste cependant une convergence vers des modes de vie analogues. Pourquoi donc les sociétés nanties en sont-elles venues à idéaliser le modèle de l’habitation individuelle au plus près de la nature ?

De ses plus anciennes expressions mythologiques jusqu’aux motivations contemporaines, cette histoire couvre plus de trois millénaires. Elle aboutit aujourd’hui à un paradoxe insoutenable : la quête de « la nature » (en termes de paysage) détruit son objet même : la nature (en termes d’écosystèmes et de biosphère). Associée à l’automobile, la maison individuelle est en effet devenue le leitmotiv d’un genre de vie dont l’empreinte écologique [[5]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#5) démesurée entraîne une surconsommation des ressources naturelles insoutenable à long terme.

Les modalités urbanistiques de la question apparaissent parfaitement claires. En bref, l’empreinte écologique est moindre avec un habitat collectif et des transports en commun [[6]](http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm#6).

A contrario : l’urbain diffus dilapide le capital écologique de l’humanité, ce qui à terme est suicidaire.

Augustin Berque, *Le Monde diplomatique* de février 2008

Notes

* **[1]** C’est le nom que Michel Guillaume Jean de Crèvecoeur (1735-1813) se choisit lorsqu’il s’établit à New York en 1759, après la reddition de Québec. 
* **[2]** Melvin M.Webber, *L’Urbain sans lieu ni bornes*, Editions de l’Aube, La Tour-d’Aigues, 1996. 
* **[3]** Lire François Ruffin, « Penser la ville pour que les riches y vivent heureux », *Le Monde diplomatique*, janvier 2007. 
* **[4]** Cf. par exemple Max Oelschlaeger, *The Idea of Wilderness. From Prehistory to the Age of Ecology*, Yale University Press, New Haven, 1991, et Augustin Berque, *Le Sauvage et l’Artifice. Les Japonais devant la nature*, Gallimard, Paris, 1986. 
* **[5]** Etendue nécessaire au renouvellement, par les écosystèmes, des ressources que nous détruisons. L’empreinte écologique de l’humanité dépasse aujourd’hui de plus d’un tiers la biocapacité de la Terre. 
* **[6]** Pour s’en tenir à la consommation de carburant, une étude de Peter Newman et Jeffrey Kenworthy comparant trente-deux villes riches, abondamment citée ces derniers temps dans la presse internationale, montre que cette consommation est inversement proportionnelle à la densité : maximale à Houston, minimale à Hongkong. Cf. aussi « La contagion de l’étalement urbain à l’américaine », L’Atlas environnement, 2007, [www.monde-diplomatique.fr/publications/atlas](http://www.monde-diplomatique.fr/publications/atlas/).

Sources : <https://www.monde-diplomatique.fr/2008/02/BERQUE/15586>

et <http://climent.delteil.pagesperso-orange.fr/presse2.htm>